

## Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Jouissez pleinement de ce printemps de votre vie, et préservez soigneusement vos jours du trouble qu'y pourraient introduire les désirs déraisonnables; veillez sur vous-même de façon à n'avoir pas même à vous reprocher un caprice, et quand les années auront apporté leurs modifications inévitables, vous vous reposerez avec paix et reconnaissance dans le souvenir du temps où vous aurez su mettre vos affections sous la protection de votre raison. Le plus grand bonheur en ce monde est d'aimer, — c'est-à-dire de se dévouer, — plus encore que d'être aimé. Je crois connaître assez M. de Guymont pour être certaine qu'il ne vous condamnera pas à devenir une idole; mais enfin, si je me trompais, s'il en éprouvait la tentation, fuyez votre piédestal, descendez-en bien vite pour vous mêler à la vie active et pour être la compagne de votre mari. C'est fort ennuyeux d'habiter un piédestal, de plus c'est fort dangereux: la destinée des idoles, de tout temps, a été d'aboutir au renversement; et il arrive souvent qu'on se venge de les avoir placées trop haut, en les mettant trop bas. Dans l'intérêt de votre propre sûreté, de la durée de votre affection mutuelle, entrez immédiatement dans l'exercice de vos attributions naturelles: surveillez votre ménage, faites ces bons gâteaux qui plaisent à votre mari, travaillez sans cesse, et lisez beaucoup, afin de pouvoir vous intéresser à tout ce qui occupe M. de Guymont.

Vous allez maintenant faire vos premières visites. Parmi les relations que vous allez établir, il s'en trouvera qui se maintiendront toujours sur le pied cérémonieux, et qu'il faudra cependant entretenir, parce qu'il faut éviter de s'isoler; d'autres s'éteindront d'elles-mêmes. Au risque de vous attrister en vous éclairant, je dois ajouter que rien n'est plus rare que de rencontrer des personnes qui, nous convenant parfaitement sous le double rapport du cœur et de l'esprit, se trouvent disponibles et en mesure de n'être pas entravées par des habitudes antérieures dans les relations que l'on désirerait établir avec elles; cela est rare, surtout à Paris, où la vie est si remplie, les distances si grandes, et où les besoins de vanité sont si développés que l'on n'a plus guère de place ni des temps pour les relations affectueuses. Attendez ces relations, ne les forcez jamais, et vous les trouverez peut-être. Vous n'en avez pas d'ailleurs un besoin pressant, car vous avez près de vous

des affections naturelles et de solides appuis dans votre mari et dans Aline. Les liaisons trop promptes entraînent des inconvénients sérieux: vous seriez peut-être séduite par la grâce et l'esprit de telle jeune femme dont la frivolité serait tôt ou tard un exemple pernicieux ou vous causerait un froissement perpétuel. Il n'est rien de plus pénible que d'être forcé de retirer l'estime et la sympathie que l'on avait trop facilement accordées. Si j'essaye de vous prémunir contre ce chagrin, c'est parce que je connais votre nature bonne et droite, inaccessible au soupçon, et portée à supposer chez tout le monde ses propres qualités. Il vaut mieux avancer à pas lents que d'être forcé de reculer violemment; on emporte des déceptions auxquelles on s'est exposé, un sentiment triste et amer qui flétrit le cœur et rend injuste envers ceux-là mêmes qui mériteraient réellement l'intérêt que nous ne pouvons ou ne voulons plus accorder, parce que nous l'avons prodigué à ceux qui n'en étaient pas dignes, et que nos erreurs ont produit une lassitude irrémédiable. Donc, avant de vous lier sérieusement, il faut connaître, non l'esprit, mais le caractère des personnes qui vous inspirent de la sympathie. L'esprit est un ornement, non une base solide; et si le caractère n'est pas ferme et honorable, si le jugement n'est pas éclairé, tôt ou tard vous serez délaissée par caprice ou par faiblesse. L'esprit, mon enfant, est aussi séduisant qu'insuffisant dans les relations sérieuses; les paroles et les actions sont trop souvent en contradiction, et ceux qui ont une élocution facile sont facilement entraînés à abuser non-seulement les autres, mais encore à s'abuser eux-mêmes sur leur véritable caractère. Ces gens si courageux en parole commettent peut-être dans l'occasion des lâchetés inqualifiables; ces censeurs impitoyables mériteront une censure encore plus sévère que celle dont ils accablent les autres; ces personnes équitables oublieront, quand le plus mince de leurs intérêts se trouvera en jeu, les grands principes qu'elles professent, et blâmeront, si cela se trouve à leur convenance, non pas le mal, non pas ceux qui l'auront commis, mais ceux qui, en ayant été les victimes, ont l'indécatesse d'en conserver un souvenir et un ressentiment qui troublent l'indulgence dans laquelle elles ont jugé qu'il leur était avantageux de se renfermer. Avant d'accorder, votre